

L'ÉGLISE LATINE
ET LE
PROTESTANTISME
AU POINT DE VUE DE
L'ÉGLISE D'ORIENT

L'ÉGLISE LATINE
ET LE
PROTESTANTISME

AU POINT DE VUE DE
L'ÉGLISE D'ORIENT

*Recueil d'articles sur des questions religieuses, écrits
à différentes époques et à diverses occasions,*

PAR
A.-S. KHOMIAKOFF



LAUSANNE & VEVEY
B. BENDA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

—
1872

L'ÉGLISE LATINE
ET LE
PROTESTANTISME
AU POINT DE VUE DE
L'ÉGLISE D'ORIENT

RECUEIL D'ARTICLES SUR DES QUESTIONS RELIGIEUSES
ÉCRITS À DIFFÉRENTES ÉPOQUES
ET À DIVERSES OCCASIONS
PAR

A. S. KHOMIAKOV

XENIA
Nihil insolitius libro

Édition originale :
B. Benda, libraire-éditeur,
Lausanne & Vevey, 1872

Copyright © 2006 by Éditions Xenia,
Madeleine 17, C. P. 395, 1800 Vevey, Suisse
www.editions-xenia.com

Renseignements, catalogues, commandes par e-mail :
info@editions-xenia.com

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

L'Église latine et le Protestantisme au point de vue de l'Église d'Orient est le premier titre retenu par les éditions Xenia. Ce recueil de lettres, rédigées en français par A. S. Khomiakov, fut publié à Vevey en 1872. Par un curieux arrangement de la providence, cet ouvrage incomparable reparait cent trente-quatre ans plus tard dans la ville même où il vit le jour pour la première fois.

Qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas ici de curiosités littéraires ou d'archéologie théologique. Enveloppées de formules de politesse et de titres propres au goût du temps, les lettres de Khomiakov sont des coups de sonde allant au fond même de notre vision du monde et de la foi. L'auteur y fait preuve d'une connaissance de la culture européenne aussi intime et aussi vaste que celle dont pouvaient se prévaloir ses correspondants occidentaux. Difficile d'être plus européen que ce slavophile, plus latin que cet oriental, plus français que ce Russe, plus raisonnable que cet antirationaliste.

Mais ses piques sont surtout des perches tendues entre des navires qui se frôlaient sans jamais s'aborder. Nous espérons, par cette réédition, favoriser ce dialogue fondamental si attendu et si nécessaire.

INTRODUCTION

LE VISIONNAIRE DE LA VÉRITÉ

ALEXIS STÉPANOVIATCH KHOMIAKOV

(1804-1860)

À Dimitri

Ils ont cruellement déchiré, par les sophismes de la dialectique, la robe de l'Église, tissée par la théologie venue d'En-haut.

MAXIME LE GREC, cité par Porfiriev, *Istoria Rousskoï slovesnosti I*, 517.

1. QUEL VAINQUEUR POUR CETTE VICTOIRE ?

« Dieu est avec nous » était la devise de la Russie.

Dans l'ancienne Russie, les joies et les peines de l'Église étaient les joies et les peines du peuple entier, du tsar au moujik. Il y avait une incontestable unité de la vie nationale, et cette unité portait le nom du Christ, même s'il s'en faut de beaucoup que le principe chrétien ait été appliqué et vécu dans toutes ses conséquences. Le péché, l'oppression, la violence régnaient assurément souvent dans les consciences et dans la société ; néanmoins la notion chrétienne du juste habitait les cœurs, et leur permettait l'exercice de cette vertu qui est comme l'ABC du christianisme et qu'on appelle la pénitence. Le saint évêque Jean Maximovitch attribue à cette connaissance de la justice, de la *pravda*, les étonnants sursauts historiques du peuple russe : quel pays a été plus soigneusement détruit par les barbares que la Russie noircie par l'invasion tartare ? Et quel pays s'est relevé plus vite de ses ruines ?

Ce principe moral a commencé de s'obscurcir quand l'amour du pouvoir, l'admiration de l'Occident et le désir de la grandeur sont devenus les phares de la conscience des dirigeants de la Russie – vers le XV^e siècle. Deux siècles plus tard, des vieux-croyants se mirent à rechercher avec la passion d'un antiquaire le royaume des Eaux-Blanches, terre mythique, située aux confins de l'Orient, et dans laquelle il serait possible de revivre l'harmonie « originelle » entre la foi personnelle et la société civile, entre le moi et l'État, entre l'intérieur et l'extérieur. La nostalgie de l'unité perdue que cette quête manifeste est un symptôme de la maladie qu'elle veut combattre : la foi qui cherche un appui autre qu'elle-même n'est pas encore la foi dans le Dieu Tout Puissant qui s'est limité dans le sein de la Vierge et qui n'a point de contraire.

Pierre le Grand fit la grandeur de la Russie, mais consacra son occidentalisation. Au dix-huitième siècle, la société est scindée en deux classes distinctes : une aristocratie parlant français et allemand, lisant les livres européens, regardant l'Église de haut ; une masse populaire humble, pieuse et, selon les

critères du monde, ignorante. Les grands méprisent le mode de vie ancien et les coutumes des moujiks ; ils ont honte d'être russes.

Lorsque le général comte Rostopchine, en 1812, fit embraser Moscou pour la soustraire à l'avidité de Napoléon, il éveilla dans le même geste, à ce dur soleil, la conscience nationale et la conscience philosophique russe. Quittant Moscou pour son château de Voronovo dont il allait faire aussi la proie des flammes, il laissait ces mots dans un billet aux envahisseurs : « Français, je vous ai abandonné mes deux maisons de Moscou avec un mobilier d'un demi million de roubles. Ici, vous ne trouverez que cendres¹ ». Peu de temps après, ce Russe, français de culture, mais orthodoxe sincère, allait écrire le premier livre faisant l'apologie de la Russie, victorieuse de la France révolutionnaire. Dès lors la guerre contre Napoléon apparaît comme l'opposition de deux mondes, de deux mentalités.

Napoléon était le pur produit de la Révolution Française, elle-même le couronnement des Lumières, elles-mêmes filles de la Renaissance, qui avait rejeté le Moyen-Âge, « l'illusion chrétienne » et la « morale chevaleresque » pour « essayer de connaître le monde à l'aide de *techniques*² ». Dans la personne de Napoléon, c'était la civilisation technicienne qui venait s'emparer non pas du corps, mais de l'âme de l'ancienne Russie, pour la mettre au pas des légionnaires modernes, de la Grande Armée, du Code Civil et du système métrique. Or le conquérant de Moscou attendait la capitulation du tsar Alexandre ; elle ne vint pas. Et Napoléon dut se résigner : il n'aurait pas l'âme, locataire qui avait fui sans laisser d'adresse, et il s'en retourna « laissant derrière lui brûler Moscou fumant ».

La Russie soulagée put chanter : « Toutes les nations m'avaient encerclée ; au nom du Seigneur je les ai repoussées » et enregistrer au Synaxaire (livre contenant la vie des saints) ces jours comme la « délivrance de l'Église et de l'État de Russie de l'attaque des Gaulois et des vingt nations qui les accompagnaient ». L'aide de Dieu était certaine ; mais selon la foi chrétienne orthodoxe les événements de l'Histoire dépendent et de Dieu et de l'homme : n'y a-t-il pas coopération ou synergie de la volonté du Tout Puissant avec la volonté des hommes ? Dès lors il est permis de se poser la question : qui, du côté humain avait remporté la victoire ?

L'on serait tenté de répondre : la foi orthodoxe. L'orthodoxie n'est-elle pas la civilisation du cœur, centre selon les Pères de toutes les énergies humaines, comme la Révolution annonce la civilisation du cerveau qui trouvera son expression achevée dans l'ordinateur ?

Néanmoins, la chose n'est pas si simple. Accompagnez-moi, cher lecteur, sur le Mont des Moineaux, près de Moscou, ce lieu qui marque le point

1 Cité par J. LAURENT, Préface aux *Œuvres* de la Comtesse de Ségur, coll. Bouquins, Laffont, Paris 1990, p. 111.

2 GIONO, Préface à *Machiavel, Œuvres Complètes*, Coll. Pléiade, Gallimard, Paris, 1952.

extrême de l'avancée française de 1812, et contemplant en esprit le sanctuaire colossal que devait y édifier un jeune architecte, nommé Witberg, à qui Alexandre I^{er}, émerveillé, avait dit : « Vous parlez le langage des pierres ! » L'édifice se déploie sur trois niveaux : une basilique inférieure, gigantesque pavé contenant les noms des soldats morts pour la patrie, puis un deuxième temple en forme de croix grecque, contenant le récit sculpté du Nouveau Testament, et, enfin, couronnant le tout, une rotonde dédiée au Saint Esprit. Ce joachimisme³ de pierre correspondait exactement à la mentalité mystique de l'époque : selon Witberg, la dédicace de sa cathédrale au Christ « prouvait qu'elle appartenait au christianisme tout entier » et Florovsky signale que le *ministère combiné* des Affaires religieuses fit régner une sorte de « terreur spirituelle ». En voici un échantillon : un statut définissant le rôle du censeur déclare « qu'est condamné tout acte qui, sous prétexte de justifier l'une des Églises chrétiennes, en critique une autre, détruisant ainsi l'unité d'amour qui lie ensemble tous les chrétiens en un unique esprit en Christ⁴ ». Ce n'est donc pas l'Église ni la foi orthodoxes qui sont célébrées, mais un mélange des confessions chrétiennes, aboutissant au culte pur de l'Esprit. Triomphe donc, d'une forme d'occultisme musclé plutôt que de la sobre orthodoxie des Pères.

La cathédrale commencée par Witberg en 1817 ne fut jamais achevée : celui-ci tomba en disgrâce, fut accusé et condamné injustement et Herzen, à qui nous avons emprunté des détails sur l'édifice, a laissé une description pleine d'amertume de la vie manquée du génial architecte⁵. La cathédrale du Christ Sauveur finalement construite au centre de Moscou, détruite sous Staline dans les années 30, puis rebâtie tout récemment (1999) mais en béton, offre dans son intérieur un curieux mélange de décoration occidentale et d'orthodoxie. Comme telle, elle témoigne de cette époque d'Alexandre I^{er}, de cet élan qui a suivi la victoire sur Napoléon, que Florovsky a caractérisé comme « l'éveil de l'esprit et du cœur », qui a beaucoup bouillonné, mais qui n'a rien produit de durable. « Cette époque, dit Berdiaev, s'est signalée par un fort mouvement mystique, mais ce mysticisme a été pratiquement stérile dans l'histoire de notre conscience nationale, il n'a pas laissé de tradition derrière lui et il est difficile d'en trouver des traces dans la littérature et la philosophie russes⁶ ».

Le drame de l'après-victoire est bien celui-ci : la victoire de 1812 est incontestable – mais qui l'a remportée ? Est-ce la Russie traditionnelle, la Russie orthodoxe et fidèle à l'Église ? Est-ce la Russie moderne, qui depuis

3 Doctrine de JOACHIM DE FLORE (1130-1202), qui voit l'histoire comme une succession d'époques, chaque nouvelle périmant la précédente : Ancien Testament ou Âge du Père ; Nouveau Testament ou Âge du Fils ; puis l'Âge de l'Esprit qui va arriver.

4 *Les Voies de la Théologie Russe*, p. 155-156. Les livres cités en abrégé dans les notes, ainsi que les noms d'auteurs allant seuls, sont expliqués dans la bibliographie.

5 *Passé et Méditations I*, chapitre XVI, p. 317 sq.

6 Khomiakov, p. 12.

Pierre le Grand, s'est mise à l'école de l'Occident pour s'ériger en État technique, bureaucratique et incrédule? La défaite française signifie-t-elle la défaite, ou la victoire de l'esprit révolutionnaire? Après deux siècles d'imitation de l'Occident, la classe cultivée n'a plus honte à se dire russe, à parler russe, mais – qu'est-ce qu'être russe? Cette interrogation sur soi-même, qui conduit à un effort de la mémoire et à un examen de l'Histoire, inscrit la Russie dans le grand mouvement du retour à soi qui caractérise le romantisme. Les Russes de la haute société, qui parlent, lisent et écrivent souvent trois ou quatre langues européennes, se mettent à dévorer les livres des philosophes idéalistes allemands, des historiens et des romanciers français, des publicistes anglais... et tous ces écrits leur servent de miroir; ils y cherchent avec passion leurs traits; et souvent, ils ont beaucoup de mal à les y trouver...

C'est dans cette ambiance de quête passionnée que se déploie avec ses réponses simples, lumineuses et inattendues, l'œuvre d'Alexis Stépanovitch Khomiakov.

2. ENFANCE ET ADOLESCENCE

Alexis est né à Moscou le 1^{er} mai 1804. Il vaut la peine de jeter un coup d'œil sur sa famille, car les deux branches, paternelle et maternelle, appartenaient à la plus pure tradition de la noblesse russe; et les récits concernant les ancêtres modelaient l'âme de leurs descendants et constituaient l'atmosphère de leurs jeunes années.

Son père, dont il était le second fils, s'appelait Stéphane (ou Étienne) Alexandrovitch Khomiakov. Sa mère était Marie Alexéievna Kireïevskaïa et son frère Fédor ou Théodore. Par la suite naquit sa sœur Anne. La maison des Khomiakov abritait des documents qui rappelaient la glorieuse épopée de leur lignage: un de leurs ancêtres, Pierre Semenovitch Khomiakov, avait approché le tsar Alexis en qualité de fauconnier. Un autre était devenu grand propriétaire terrien d'une manière très étonnante pour qui raisonnerait d'après le droit féodal et les privilèges des aînés. Un riche membre de la famille Khomiakov, Cyrille Ivanovitch Khomiakov, possédait, dans le gouvernement de Toulou, le village de Bogoutcharovo, ainsi que d'autres propriétés immobilières. Il n'avait pas d'enfant, aucun héritier direct. Désireux d'assurer à la fois le sort de ses paysans, et le maintien de ses biens dans la grande famille, il convoqua le *mir* du village, c'est-à-dire l'assemblée des paysans et leur abandonna le choix de l'héritier. Les paysans envoyèrent des émissaires qui s'informèrent exactement des diverses possibilités; et ils choisirent Fédor Stépanovitch, un jeune, obscur et pauvre sergent de la

garde. Celui-ci fit si bien prospérer le domaine que lorsque Catherine II, en 1787, proposa à la noblesse de Toula l'ouverture d'une banque, elle s'entendit répondre: « Nous avons Fédor Stépanovitch Khomiakov; il nous prête de l'argent; quand nos affaires vont mal, il prend l'administration de nos propriétés, les remet en ordre et nous les rend⁷ ».

Cette histoire illustre des traits de caractère que nous retrouverons chez Alexis Khomiakov: le paternalisme de l'ancêtre Cyrille ne lui faisait pas oublier son bon sens pratique; d'autre part, en se confiant au *mir*, il se montrait fidèle à la Sainte Écriture: « Le salut est dans le grand nombre des conseillers » et par là même à un certain type d'existence chrétienne et synodale dans laquelle Khomiakov verra, plus tard, le noyau d'une possible régénération de la société toute entière.

L'enfance des Khomiakov se déroula dans l'atmosphère tendre et sévère de la société patriarcale russe; en même temps, ils étudiaient les sciences et la littérature européenne. Guerchenson a décrit en ces termes la vie des Khomiakov et de leurs amis, qui plus tard formeraient le groupe des « slavophiles »: « Ils sont tous sortis de vieux nids solides et chaudement couvés. Sur la terre grasse du servage, ces familles, telles des chênes, s'accroissaient sans la moindre contrainte et en même temps irrésistiblement, en s'enracinant invisiblement dans la vie du peuple, en se nourrissant de ses sucres, en atteignant les cimes des lumières européennes, tout au moins dans les meilleures familles; telles furent précisément les familles des Kireïevski, des Kochelev, des Samarine⁸ ». La famille partageait la belle saison entre ses deux propriétés: celle de Lipetzy dans le gouvernement de Smolensk, à l'ouest de la Russie, et celle de Bogoutcharovo dans le gouvernement de Toula, au sud; elle passait l'hiver à Moscou.

Les Khomiakov étaient pieux, attachés, mais sans ostentation, aux pratiques et aux règles de l'Église. On trouvait fréquemment dans la haute société russe un sentiment qui n'a pas d'équivalent en Europe, tout au moins depuis le XVIII^e siècle; la France a ses hypocrites bigots, ses libertins railleurs et ses indifférents; elle compte aussi des personnes pieuses, sincères et discrètes; mais voyons comment les choses se passaient dans la Russie du XIX^e siècle. Anatole Leroy-Beaulieu décrit la façon dont les Russes reçoivent le plus haut mystère du christianisme, la sainte communion: « Ce n'est point que la communion ne soit, en Russie, entourée de préparation et de recueillement; loin de là, on s'y dispose d'habitude par le jeûne, la prière et la retraite. Durant cette retraite, on doit assister, deux ou trois fois par jour, aux longs offices de l'Église. Dans la semaine de carême, où elles s'approchent des sacrements, les femmes les plus délicates observent rigoureusement la sévère abstinence de l'Église orientale. Les plus élégantes s'isolent,

7 GRATIEUX, A.S. *Khomiakov et le mouvement slavophile* I, p. 4.

8 BERDIAEV, *Khomiakov*, L'Âge d'Homme, 1988, p. 18.

pendant quelques jours, du monde et de leurs amis. On y met à la fois plus de solennité et plus de simplicité que chez nous. On s'enferme, mais on ne fait point mystère du motif. On ne met pas dans ses pratiques religieuses le même mystère, la même pudeur qu'en France. Dans la société on dit à ses connaissances que l'on va « faire ses dévotions »; il y a un mot pour cela (*govet*). La chose faite, les amis et le monde vous complimentent, comme pour une fête ou un événement de famille. La communion de l'empereur, de l'impératrice, du Grand-duc héritier est enregistrée dans le journal officiel et portée par la presse à la connaissance du public⁹ ».

À la piété, la tradition russe joignait un solide sens commun, que Birkbeck rapprocha du pragmatisme anglais, qu'il appelle « une saine manière d'envisager les choses ».

Quand Moscou brûla, la famille se réfugia dans sa propriété de Riazan; Alexis avait huit ans lorsque Napoléon se retira de Russie; il en avait onze en 1815 lorsque le « Corse à cheveux plats » subit à Waterloo sa défaite ultime. Cette année-là, la famille s'était rendue à Saint-Pétersbourg: durant le voyage, Fédor, son frère aîné, et lui ne songeaient qu'à la guerre nationale, et voulaient s'enrôler pour battre Napoléon; en arrivant dans la capitale, ils apprirent Waterloo et Fédor de demander: « Où aller désormais, qui combattre? – J'irai, répondit Alexis, susciter la révolte chez les Slaves! » car il avait vu dans les relais de poste par lesquels ils avaient passé des images du célèbre Karageorges, héros de l'indépendance serbe.

Saint-Pétersbourg n'eut pas de charmes pour les deux enfants; l'ambiance cosmopolite et païenne de la ville leur fit penser qu'on allait peut-être vouloir les faire changer de foi, et ils résolurent de tout endurer, jusqu'au martyre, plutôt que de renier leur chère orthodoxie.

Ils ne séjournèrent dans la ville de Pierre le Grand que deux ans, puis retournèrent à Moscou, où Alexis continua, durant trois années, ses études jusqu'à ce qu'il obtint la licence de mathématiques. Doué d'une intelligence exceptionnelle, entouré de parents cultivés, Alexis acquit une grande culture. Dès son enfance, il avait appris les langues étrangères: français, allemand, anglais, latin puis le grec à Saint-Pétersbourg, sous la conduite d'un agent de la Société des Philhellènes, Arbé, qui enseignait autant le grec que l'aspiration à secouer le joug de la Turcocratie pour rendre à l'Église sa liberté.

Un catholique ultramontain, favorable à l'idée d'infaillibilité pontificale qui sera dogmatisée en 1870 au concile de Vatican I, l'abbé Boivin, fut durant de longues années son précepteur à la maison. Un jour, le jeune Alexis, ayant constaté une faute de latin dans une bulle du Pape, lui demanda comment il pouvait croire à l'infaillibilité, du moment que le Souverain Pontife pouvait

⁹ *L'Empire des Tsars et les Russes*, tome III, la Religion, Préface de Georges Nivat, l'Âge d'Homme 1988, p. 165.

faire des fautes d'orthographe. Birkbeck date de cette époque le goût de Khomiakov pour l'étude des confessions chrétiennes et la recherche de leurs antagonismes.

Le dogme de Vatican I n'est toutefois que la réponse, massive, absolue, à une question qui se pose au cœur même de la théologie, au cœur des démêlés entre les catholiques et les protestants, et que le XIX^e siècle va rendre seulement plus aiguë en la popularisant. « De qui relève l'infaillibilité ? écrit Flaubert dans *Bouvard et Pécuchet* (1880), vraie encyclopédie raisonnée du siècle et de ses folies. Les conciles de Bâle et de Constance l'attribuent aux conciles. Mais souvent les conciles diffèrent, témoin ce qui se passa pour Athanase et pour Arius ; ceux de Florence et de Latran la décernent au pape. Mais Adrien VI déclare que le pape, comme un autre, peut se tromper ». Avec non moins d'humour que Flaubert, le jeune Alexis mettait le doigt sur une difficulté à laquelle se heurte toute conception extérieure de l'autorité dans le domaine du divin : tout intermédiaire créé entre Dieu et l'homme est nécessairement faillible ; mais, si vous le niez, placez autant d'infaillibles que vous voudrez entre Dieu – le Bien, la Vérité, la Loi – et le simple fidèle ; tant que subsistera un support ou un intermédiaire matériel, vous n'empêcherez pas le Bien, la Vérité, la Loi d'être à la merci d'un imprimeur indélicat ou simplement maladroit...

Autant Alexis avait l'esprit subtil et délié pour la controverse, autant il montrait de force et de fermeté morale. Un châtiment immérité l'atteignait-il ? Il le supportait souvent sans se justifier « pour ne point me priver de mon rire intérieur¹⁰ ». Un soir d'hiver de 1821, il partit en secret pour rejoindre la Grèce et l'armée de la liberté ; sa famille empêcha la fugue – témoin d'un enthousiasme jumeau de celui de lord Byron, avec une composante supplémentaire : la tendresse pour les frères dans la foi.

Complétons ce bref tableau de l'enfance et de l'adolescence de l'auteur par le portrait de ses père et mère.

Son père Étienne Alexandrovitch était un esprit cultivé, très au courant de la pensée occidentale. Il avait constitué à Bogoutcharovo une grande bibliothèque de livres français, surtout du XVIII^e siècle, et s'intéressait également aux mathématiques. Il encouragea la carrière littéraire de son fils, l'exhortant au travail, faisant connaître ses poèmes et publiant sa première pièce *Ermak*, qui fut jouée avec succès à Saint-Petersbourg. Ce fut lui aussi qui poussa son fils à embrasser la carrière des armes. Ce père aux talents multiples avait un défaut de « russe occidentalisé » : il était joueur comme un héros de roman et mangeait l'argent à grandes cuillerées. Il s'éteignit en 1836 ; son premier fils, Fédor était mort en 1828 ; Alexis hérita des deux ; et se trouva maître des propriétés de la famille.

Sa mère Marie Alexéïevna Kireïevskaïa était une femme vaillante comme

10 GRATIEUX I, p. 7.

celle de l'Écriture. Alexis la comparait aux soldats du général vaincu Souvarov. Ce fut elle qui sauva la fortune des Khomiakov que dilapidait son mari. Elle dirigea l'éducation des trois enfants, leur inspirant l'amour de l'Église et de la vie chrétienne. « Quand elle vit ses fils grandir, écrit A. Gratieux, elle les fit, un jour, venir auprès d'elle, et leur déclara qu'à ses yeux, malgré les préjugés courants, un jeune homme n'était pas moins tenu qu'une jeune fille, à se conserver pur et chaste; puis elle exigea d'eux un serment de ne pas contracter de liaison avec aucune femme avant leur mariage: à celui qui violerait sa parole elle refuserait sa dernière bénédiction. Le serment fut prêté et tenu¹¹ ».

Ce faisant, la mère de Fédor et d'Alexis rappelait la loi divine et l'égalité des sexes répandue dans le monde par le christianisme: comme le soulignait saint Jean Chrysostome, la vie chrétienne en donnant aux deux sexes la même règle de la chasteté prémaritale, avait mis fin à l'absurdité des lois et des coutumes païennes.

Bien plus tard, Khomiakov, commentant un article de George Sand, devait donner des précisions sur les rapports entre l'homme et la femme, dans une définition qui dépasse de très loin ce qu'on est convenu d'appeler l'amour romantique. Citons quelques phrases. « Condamner le vice chez les femmes, sans le condamner avec la même sévérité chez les hommes, c'est se prononcer en faveur de la bassesse et de la lâcheté ». Quant à l'amour, s'il n'est que recherche du bonheur personnel, ce n'est encore que de l'égoïsme sans noblesse; le véritable amour enferme en soi l'idée d'immolation spirituelle. « S'il y a quelque obligation dans la tendance à la perfection, s'il y a quelque noblesse dans l'humanité, s'il y a, enfin, quelque vérité dans les idées de moralité et de bien, il est évident que l'amour est cette loi suprême qui doit définir toutes les relations de l'homme à l'homme en général, ou de l'individu raisonnable à son espèce ». L'homme ordinaire a besoin « d'un secours extérieur, qu'il trouve dans le bonheur terrestre que lui donne l'union avec une personne d'un autre sexe, en vertu de cette loi primitive qui a partagé le genre humain en deux moitiés se complétant l'une l'autre, aussi bien sous le rapport spirituel que sous le rapport matériel ». « Quant au bonheur, il n'est pas le but de l'union, mais un appui accordé au grossier égoïsme humain pour mieux réaliser la loi suprême de l'amour, qui prend une autre personne humaine non comme un moyen de jouissance, mais comme le but d'une vie morale plus complète... afin d'atteindre le renoncement à l'égoïsme, c'est-à-dire l'amour sincère, vrai et agissant ». Dans les enfants « revit, et, pour ainsi dire, se calme l'amour réciproque des parents; il n'est pas exagéré de dire que dans leurs enfants, ils aiment chacun, non pas soi-même, mais l'un l'autre. En même temps l'amour réciproque des

11 GRATIEUX I, p. 5.

parents et des enfants offre le type de ce haut amour humain qui, dans le genre humain, unit les générations entre elles...¹² ».

Pour conclure ce portrait, l'on pourrait dédier à la mère d'Alexis Khomiakov ces vers qu'il adresse à une autre grande dame de la Sainte Russie, Madame Chenchine :

Il y a la prouesse de la bataille
Il y a la prouesse de la lutte ;
Mais la prouesse suprême est celle de la patience,
De l'amour et de la prière¹³.

3. SOLDAT, VOYAGEUR, PÈRE DE FAMILLE, HOMME UNIVERSEL

Alexis entra dans le régiment des cuirassiers d'Astrakhan au printemps de 1822, où il servit sous les ordres du colonel comte Osten-Sacken ; puis en octobre 1822, dans le régiment des Chevaliers-gardes à Saint-Pétersbourg. Il y connut des officiers qui formeraient, en 1825, la conspiration de Décembre, visant à remplacer le tsarisme par un régime libéral inspiré des constitutions occidentales. Il désapprouva fortement le complot des décembristes : l'armée, au service du peuple, n'a pas le droit de confisquer le pouvoir. À cette époque, toutefois, Alexis avait quitté la cavalerie pour visiter l'Europe. Il reprit la carrière militaire en 1828, pour la guerre à laquelle appelait le tsar Nicolas I^{er}, contre les Turcs. Il entra dans le régiment des hussards blancs et devint l'aide de camp du général en chef, le prince Madatov. Il se battit avec fougue à Choumla, en Bulgarie, le 31 mai ; toutefois il se refusa à tuer les ennemis en fuite. Il reçut la décoration de Sainte-Anne avec le ruban. Lorsque la paix fut signée avec la Turquie, en janvier 1830, il abandonna définitivement la carrière militaire.

Cet aspect de la vie et de la personnalité de Khomiakov mérite d'être souligné : il fut un soldat humain, intrépide et joyeux. Il s'est battu « pour défendre la sainte Église orthodoxe et la patrie¹⁴ », il a écrit des poèmes pleins d'ardeur épique, et A. Walicki souligne que sa manière de combattre tenait de l'héroïsme de jadis beaucoup plus que des techniques de la guerre moderne menant aux tueries de masse. Par ce côté militaire, Alexis Khomiakov marque, en effet, la transition entre deux mondes. Aujourd'hui, le temps des héros n'est plus ; vaillance et gloire ont péri dans les tranchées de 14-18 ;

12 GRATIEUX II, p. 180.

13 Première strophe du poème *Podvig*, La Prouesse.

14 GRATIEUX I, p. 14.

honneur et vertu, comme le remarquait Paul Valéry dans son *Discours sur les prix de vertu*, n'ont plus cours. Walicki reproche à Khomiakov d'avoir envisagé pour la Russie, un avenir guerrier, même si, dans un second temps, elle devait faire miséricorde aux vaincus ; Herzen montrait une ironie certaine quand il le décrit comme « *l'Ilia Mourometz* qui, au nom de l'Orthodoxie et de la *Slavophilie*, terrassait tout le monde... combattant sans fatigue et sans repos. Il frappait et transperçait, il attaquait et poursuivait, il vous inondait de mots d'esprit et de citations, vous effrayait, vous entraînait dans une forêt dont il était impossible de sortir sans prières... » et d'accuser Khomiakov de s'être enrôlé dans l'armée pour fuir le désœuvrement et dans les controverses ensuite pour la même raison¹⁵.

Opposons néanmoins à ce portrait-charge, l'esquisse tracée par le comte Osten-Saken : « Par son éducation physique, morale et spirituelle, il était presque unique en son genre. Sa formation était excellente de façon étonnante et de ma vie je n'ai rien rencontré de semblable chez un adolescent. Quelle élévation avait sa poésie ! Pas d'engouement chez lui pour la poésie sensuelle qui était la tendance de l'époque. Tout, chez lui, était moral, spirituel, élevé. Il montait à cheval à la perfection. Il sautait au-dessus d'obstacles de la hauteur d'un homme. À l'épée, il se battait merveilleusement. Il possédait la force de la volonté, non d'un adolescent, mais d'un homme d'expérience qui a vécu. Il observait rigoureusement tous les jeûnes selon la règle de l'Église orthodoxe, et les jours de fête et le dimanche il assistait à tous les services divins. En dehors du service, il ne se permettait pas de porter des vêtements de drap fin, même chez lui, et malgré sa petite taille et sa constitution d'apparence faible, il avait refusé l'autorisation de porter les cuirasses en fer blanc au lieu de celles en fer qui pesaient une dizaine de kilos. Pour ce qui est de l'endurance et de la résistance à la souffrance, il possédait au plus haut degré les qualités spartiates¹⁶ ».

Durant cette époque de sa vie, Khomiakov prit également une conscience plus aiguë de l'unité des peuples slaves et de l'unité des peuples orthodoxes. En Bulgarie, il se vit saluer comme un frère ; et quittant la ville d'Andrinople ou Édyrné, il écrivit ces mots à la louange de l'Empire chrétien :

Édyrné, sur tes mosquées élégantes
L'Aigle à deux têtes a plané
Il s'envole ; mais sur leurs toits, à jamais
Resteront les reflets de sa gloire...

Précisons que le soldat, chez Khomiakov, n'avait rien d'un militariste. Au moment de la Guerre de Crimée (1853-1856), il estima, comme la plupart

15 *Passé et Méditations*, I, chap. XXX.

16 Cité par N. BERDIAEV, *Khomiakov*, p. 31.

des Russes, que le tsar avait raison de prendre la défense des orthodoxes opprimés dans l'empire ottoman ; il fit grief à la France et à l'Angleterre des violences déclenchées du fait de leur intervention aux côtés de la Porte, les Turcs se vengeant sur les chrétiens des Balkans ; mais il plaçait la vie morale au-dessus de toute victoire matérielle. Il écrivait : « La Russie a pris les armes. Sa décision ressemble à l'acte d'un homme qui a consulté son cœur, suivi sa conscience et acquis la conviction qu'il négligerait son devoir s'il faisait quoi que ce soit d'autre que ce que lui dicte son examen de conscience [...] La guerre est déclarée. Qui en sortira vainqueur ? Nul ne sait le décret de Dieu. Cependant, nous n'hésitons pas sur qui est vraiment victorieux. Nous avons déjà triomphé pour avoir pris les armes pour une cause si sacrée : pour l'humanité souffrante, pour les chrétiens opprimés par le Coran, pour la pureté des vierges, pour la chasteté des femmes, pour la vie des hommes, pour la liberté religieuse et pour le développement de l'intelligence. Cette gloire nous est assurée et ne peut nous être enlevée¹⁷ ».

Le 5 juillet 1836, il épousa la sœur du poète Iazykov, Catherine Mikhaïlovna Iazykova, qui fut la joie de son existence et lui donna cinq enfants. Les lettres de Khomiakov tracent la chronique de ce « bonheur familial qui fortifie l'homme et le pacifie » et qu'il a connu avec sa femme, ses enfants, sa mère, sa sœur tendrement aimée, son neveu par alliance Valouev en qui il plaçait beaucoup d'espérance. Toutefois, sur ses proches, Alexis vit souvent tomber la faux de la mort et, en chrétien, il appela ces deuils des épreuves, des visites de Dieu. La plus douloureuse fut certainement la mort ou plutôt, pour parler langage plus juste, la dormition de sa femme survenue en 1852. Auparavant il avait perdu ses deux aînés en bas âge, et leur avait consacré des vers tendres, que son ami Ivan Kireïevski considérait comme sa plus belle poésie. Citons la première strophe, témoin de l'atmosphère tendre, pieuse et sérieuse, de la vie familiale :

Souvent, à l'heure de la profonde nuit,
Chers petits, j'allais vous contempler avec amour ;
Souvent j'aimais vous marquer du signe de la croix,
Prier pour que sur vous demeurât la grâce
Et l'amour du Dieu tout-puissant.

Une famille orthodoxe est, pour ainsi dire, une Église en miniature. Les épreuves, traversées, conduisent au vrai sacrifice qui est la vie authentique. Après la mort de Catherine, Alexis écrivait à son ami Pavlov : « Tu trouveras étrange que je ne désire pas me rattacher à la vie, je ne dis point par un nouveau bonheur, qui, naturellement est impossible et dont la seule pensée

¹⁷ Cité par L. LITVACK, *J.-M. Neale and the Quest for Sobornost*, Clarendon Press, Oxford, 1994, p. 228.

me répugne, mais par le retour du bonheur passé, si la volonté de la Providence le permettait. Ce n'est pas résignation, pas du tout, c'est une profonde et sincère ratification de ce qui est arrivé [...] C'est le sentiment que *se laisser vivre*, même dans le plus parfait bonheur (et je ne crois pas qu'il y en ait eu de plus complet que le mien) ce n'est pas encore vivre¹⁸ ».

Khomiakov était un homme libre et un « professeur de liberté » et il renvoyait chacun à la liberté des enfants de Dieu. Il écrivait ainsi à la veuve de Nicolas Vassiliévitch Chenchine, mort en 1858, qui étaient tous deux chers à son cœur : « Vous me demandez conseil sur ce que vous devez faire et à quoi consacrer votre vie ; et moi je ne vous ai pas répondu, et je ne sais pas vous répondre. Jamais, semble-t-il, on ne peut trouver un conseil de ce genre pour un autre, et encore moins un homme peut-il le trouver pour une femme. Que faire dans la vie ? À cette question, qui répondra pour autrui ? Que l'on prête l'oreille à la voix de Dieu dans son cœur et l'on aura la réponse. Mais Dieu parle dans chaque âme différemment, suivant ce pour quoi il a créé chaque homme, selon qu'il l'a placé de telle ou telle manière, dans telles ou telles circonstances, et qu'il lui a imposé telle ou telle croix. Dieu merci, je sais que vous n'avez pas attendu les conseils aveugles d'autrui, et que vous avez déjà donné votre vie en partie, et votre âme complètement, à une grande œuvre, belle et vivante ; vous sanctifiez votre deuil par la résignation, et aussi en vous faisant la servante de ces sympathies, de ces sollicitudes humaines et chrétiennes qui remplissaient le cœur du cher défunt, toujours vivant pour vous. Par vous se prolonge son action bienfaisante, dans des limites plus étroites, mais peut-être avec une force d'autant plus grande et plus pénétrante. C'est une grande consolation de penser que les bons ne meurent pas, même sur la terre : il y a en eux une force qui survit et fortifie ceux qui ont eu le bonheur de les aimer.

« Vous savez vous-même par quel deuil j'ai passé, ou pour mieux dire, en quel deuil je vis. Il m'est impossible de sortir de ce chagrin toujours présent, et que Dieu m'en préserve, mais souvent j'éprouve une consolation dans le sentiment et la claire conscience de tout ce dont je suis redevable, dans mon âme, à ma chère défunte Catherine, et souvent j'entends des reproches intérieurs parce que je suis loin d'avoir fait valoir et de faire valoir l'héritage de bien spirituel qu'elle m'a laissé. Que Dieu vous donne de réaliser cet idéal mieux que moi ».

Alexis Khomiakov fut également un de ces grands européens du XIX^e siècle, un voyageur attentif à pénétrer l'âme des peuples et qui, parlant les grandes langues du continent, était partout chez lui. Il fit en 1825-1826 un séjour à Paris où son frère était attaché d'ambassade. Le Paris qu'il a connu est celui de Balzac : « peuple horrible à voir, hâve, jaune, tanné... À force de s'intéresser à tout, le Parisien finit par ne s'intéresser à rien. Aucun

18 GRATIEUX I, p. 140.

sentiment ne dominant sur sa face usée par le frottement, elle devient grise comme le plâtre des maisons qui a reçu toute espèce de poussière et de fumée. [...] ces quadrumanes se sont mis à veiller, pâlir, travailler, jurer, jeûner, marcher ; tous se sont excédés pour gagner cet or qui les fascine¹⁹ ». Le caractère petit-bourgeois des Français déplut à Khomiakov. Il fit retour en Russie en passant par l'Italie, la Suisse, les pays slaves d'Autriche.

Plus tard, en 1847, avec sa femme et deux de ses enfants, il refit une tournée en Europe : Berlin, Prague, Ems, puis l'Angleterre qui lui laissa une impression profonde ; après un séjour à Paris, ils revinrent à Moscou en passant par la Belgique.

L'admiration de Khomiakov pour l'Angleterre tenait essentiellement à deux points. Tout d'abord ce pays moderne par son adoption des techniques de pointe dans le domaine de l'industrie, était resté profondément, simplement et sincèrement attaché à une foi. « Je vis, écrit l'auteur dans un article en forme de lettre sur l'Angleterre²⁰, les églises pleines de pieux auditeurs... des groupes d'ouvriers s'occupant de questions théologiques pendant le repos du dimanche ». La foi n'est pas en Angleterre une routine, ni « une foi de charbonnier » ; c'est un enjeu de la vie morale, intellectuelle, sociale : « presque aucun des grands hommes de l'Angleterre n'est resté étranger aux questions positives de religion ».

L'autre caractère de l'Angleterre est son amour de la nature et de la vie, sa capacité à garder la mémoire et la tradition nationale. Il voyait dans le parti Tory le parti conservateur et dans le parti des Whigs, l'élément protestant introduit par les Puritains ; or, souligne Khomiakov, il y a dans tout « whig » un « tory » qui sommeille : même le plus révolutionnaire, en Angleterre, sent son cœur vibrer en voyant les anciennes cérémonies et les coutumes nationales. D'où la cohésion du peuple anglais.

Développant cette intuition, Khomiakov considère les deux principes à l'œuvre dans les sociétés humaines, leur harmonie, leur rupture : « Toute communauté est nécessairement dans un mouvement constant [...] le mouvement sain et progressif d'une société d'êtres rationnels est constitué de deux pouvoirs ou forces, différentes certes dans leur nature et origine, capables cependant d'accord et d'harmonie. L'une de ces forces est fondamentale et s'enracine dans toute l'histoire passée de cette communauté : c'est le pouvoir de la vie qui s'auto-développe en vertu de ses propres principes organiques. L'autre, c'est le pouvoir de raisonner des individus, qui dérive sa vie de la vie commune et ne peut de lui-même rien construire mais examine l'œuvre du développement commun et l'empêche de tomber dans la cécité d'un instinct sans vie ou de l'irrationnel. Les deux pouvoirs sont nécessaires ; mais le second, celui de l'intellect, se doit d'être lié par une foi

19 *La Fille aux yeux d'or*.

20 Paru en 1847 dans le *Journal de Moscou*.

vivante et aimante au premier, qui est le vrai principe de vie et de créativité. Si le lien de foi et d'amour entre les deux se trouve rompu, les querelles et la dissension font leur entrée²¹ ». Ce bref passage contient l'essentiel de ce que l'on a appelé la doctrine slavophile de la société et montre qu'en aucun cas la pensée de Khomiakov ne saurait être appelée un « irrationalisme » (Walicki).

Soldat russe, voyageur européen, Khomiakov fut aussi un esprit fécond et adroit, un homme universel à la manière des grands Renaissants. À son immense érudition il joignait un grand sens pratique. Il écrivit des articles sur les sujets les plus variés : philosophie, philologie, droit, histoire... et réalisa mille inventions : un Moteur Silencieux, prudemment rebaptisé, après un essai, Moteur de Moscou et présenté sous ce nom à l'Exposition de Londres ; un fusil ; des méthodes pour raffiner le sucre, pour distiller, pour soigner surtout. Dans une lettre à Palmer, il suggère à son correspondant un remède pour les yeux qu'il vient de découvrir ; il explique comment lui-même s'est guéri par l'homéopathie ; enfin, dans ces temps où le choléra faisait rage, il invente un procédé contre cette maladie qui le rend célèbre dans les campagnes.

Ce caractère d'homme-orchestre a suscité chez les contemporains une admiration parfois nuancée d'ironie. Un ami de Khomiakov, qui fut en quelque manière son disciple, Samarine, a posé autrement la question : quelle était l'idée-mère ou le principe fondamental qui donnait sens et unité à ces infinis rayons du « Soleil Khomiakov » ? À cette question Samarine répond d'une manière belle et classique : Khomiakov allait au vrai de toute son âme. C'est dans l'intégrité de sa personne, dans l'unité de toutes ses facultés, la *tselnost*, qu'il faut chercher la source de toutes ses diverses activités. Et cette unification de son être, Alexis la tenait de ce qu'il vivait dans l'Église, dit Samarine. Khomiakov était ce que les Russes appellent *tserkovni tcheloviek*, un membre effectif de l'Église, une personne ecclésiastifiée. En effet, comme le souligne encore Samarine, tous les orthodoxes ne vivent pas dans l'Église. La plupart d'entre nous vivons dans notre famille, dans la société, dans une mesure moindre dans notre patrie. Nous mettons une cravate pour ne pas perdre notre lien avec la société, parce que nous tenons à elle ; les joies et les peines de notre famille sont nos joies et nos peines. Très peu nombreux sont ceux dont les joies et les peines sont celles de l'Église ; très peu offrent autre chose au Christ, dans leur vie, qu'un strapontin. L'Église alors devient un moyen, non une fin : pour les particuliers, une sorte de marché aux sacrements : mariage, enterrement ; pour les hommes d'État un gendarme gratuit à domicile.

Tout autre est l'homme de l'Église, l'homme-Église. Il s'édifie lui-même comme une église, corps et âme ; la foi sert de fondation, le toit posé en

21 BIRKBECK, I, p. XXIX-XXX.

dernier c'est l'amour, et tout le labeur d'une vie consiste à édifier les murs des vertus. De ce point de vue Alexis Stépanovitch fut bien l'homme d'une seule idée. Kavéline disait que le christianisme avait introduit dans l'histoire l'idée de la valeur absolue, infinie de l'homme ; et Samarine ajoutait : «... La valeur absolue de l'homme qui a renoncé à sa personnalité pour se soumettre absolument au tout. Et ce renoncement de chacun en faveur de tous est le principe de la libre société des hommes entre eux, société et communauté consacrée par l'éternelle présence du Saint Esprit, c'est-à-dire l'Église²² ». Nous accepterons donc le jugement de Gratieux : Khomiakov « ne doit sa vocation ni au romantisme, ni à la philosophie, ni à la littérature, ni à la sociologie, encore moins à la politique. Il n'a méconnu aucune force susceptible de l'aider, il n'a fermé les yeux à aucune lumière, à aucune misère non plus. Mais son inspiration vient de lui-même, du plus intime de sa vie et ce plus intime, c'est sa foi, c'est l'Église. C'est pour elle qu'il a combattu, et c'est elle qu'il défendait en combattant pour la nationalité russe²³ ».

Peut-on aller plus loin et décrire aussi la vie intérieure de cet homme ecclésiastifié que fut Alexis Stépanovitch ? Il faudrait parler de ses qualités, de ses défauts – on l'a accusé d'avarice et lui-même, quand il décrit ses rapports avec ses paysans n'hésite pas à se dépeindre comme « Papa Grandet », juste certes mais non détaché de ses intérêts. Berdiaev insiste, également après Khomiakov lui-même, sur la paresse qui le tenait souvent – cette paresse russe, si sublimement décrite par Gontcharov dans *Oblomov*. Et il faudrait parler également de ses vertus et de la prière.

Ne pouvant bien sûr pas sonder « les reins et les cœurs » nous nous contenterons de rapporter deux anecdotes qui donneront une idée de son portrait moral, comme la griffe fait connaître le lion. Un jour, le comte Zakrevski étant gouverneur général, les portiers de toute la région où vivait Khomiakov durent aller aider, à tour de rôle, les gardiens des criminels qu'on envoyait en Sibérie. Le portier de Khomiakov, rentrant à la maison après sa corvée, raconta que deux des condamnés avaient dit qu'ils avaient été arrêtés dans la région de Toula, alors qu'ils s'apprêtaient à piller une maison. Ils s'étaient cachés dans les buissons qui la jouxtaient, attendant la nuit. Ils espéraient que toutes les lumières s'éteindraient. Une des fenêtres, cependant, resta éclairée toute la nuit : celle de la chambre où priait Alexis. Ils s'approchèrent et le virent à genoux. À l'aurore, les gens de la maison se saisirent d'eux. Les domestiques de Khomiakov résumaient ainsi l'histoire : « Notre maître a, par sa prière, été sauvé du pillage ».

L'ami et disciple de Khomiakov, Samarine, raconte l'autre anecdote, survenue également après la mort de sa femme Catherine. Samarine avait rendu visite à Khomiakov dans son domaine d'Ivanovskoé. Comme il y avait

22 Samarine, cité par GRATIEUX II, p. 176.

23 GRATIEUX I, p. 63.

beaucoup de visiteurs, Alexis Stépanovitch installa le lit de son ami dans sa propre chambre. Après le souper, ils eurent de longues et joyeuses conversations, puis se couchèrent. Longtemps après minuit, Samarine fut éveillé par un murmure. « L'aube matinale éclairait à peine. Sans bouger et sans rien dire, je me mis à examiner et à écouter. Il était à genoux devant une icône de campagne ; et ses bras étaient croisés sur le coussin d'une chaise, sa tête s'appuyait sur ses mains. Des sanglots contenus parvenaient à mon oreille. Cela se prolongea jusqu'au matin. Naturellement, je fis semblant de dormir. Le lendemain, il vint à moi, plein d'entrain, avec son bon sourire habituel. De l'homme qui l'accompagnait partout, j'appris que cela se répétait presque toutes les nuits²⁴ ».

Dans le christianisme, les larmes sont fécondes. « L'orthodoxie, écrit le Père Justin Popovitch, ne connaît que des renaissances ascétiques, elle ignore d'autres renaissances ». Sans aucun doute, c'est par cette ascèse et cette vie cachée de prière que Khomiakov renouvela la théologie officielle sclérosée de son époque. C'est ce genre de prière qui le rattache le plus étroitement à la Sainte Russie, humble, intelligente, cachée, où se transmettait de façon vitale et mystérieuse, de père en fils spirituels, le Saint Esprit.

Peu de temps après *l'Épître aux Serbes*, sorte de « testament politique » des slavophiles, Khomiakov mourait, en septembre 1860, terrassé par le choléra. Il avait jeté ses dernières forces dans la lutte pour l'émancipation des serfs. L'oukase libérateur fut signé le 19 février 1861, et peut être considéré comme le succès marquant du groupe des amis de Khomiakov, qui avaient combattu avec énergie pour la fin du servage. Khomiakov était en train d'écrire un article de philosophie pour compléter les vues de Kireïevski, lorsqu'il sentit l'atteinte de la maladie. Il eut le temps de communier aux Saints Mystères, de recevoir l'Onction des malades, de prier ; le voyant légèrement mieux, son ami Mouromtsev lui dit que ses yeux s'étaient éclaircis ; Alexis répondit : « Ah ! demain, comme ils seront éclairés ! » Ce furent ses dernières paroles.

Il fut enterré dans le cimetière du monastère de Danilov, dans la tombe où reposait sa femme Catherine, près de Valouev, de Iazykov, de Gogol, de tant d'autres parents et amis... Après la mort de Khomiakov, on ajouta sur la tombe où figuraient déjà des versets bibliques, celui-ci : « Bienheureux les affamés et les assoiffés de justice ».

24 GRATIEUX I, p. 141-142.

4. KHOMIAKOV ET LES SLAVOPHILES

Après la famille, le second cercle de la vie d'Alexis Stépanovitch fut celui de ses amis et connaissances. Il se moquait avec une ironie sans fiel des hobereaux de la campagne ; mais c'est en ville, à Moscou, qu'il s'efforça de nouer des liens avec ceux qui partageaient ses idées.

Dans les années 30 et 40, Moscou est le théâtre d'un éveil de la vie de salon et des discussions philosophiques. « Cette ville, écrit Hélène Slezkine, est incontestablement le berceau d'une nouvelle vie intellectuelle. C'est là que les familles nobles des Aksakov, Samarine, Khomiakov, Tolstoï, Obolensky, Galitzine, Gagarine, Arseniev, Chenchine et tant d'autres vivent dans leurs *ossobniaki* (hôtels particuliers), souvent entourés de vastes jardins, situés dans les charmants *péréoulki* (ruelles) ». Des discussions s'engagent, des cercles se forment. Le Prince Odoïévsky rassemble les jeunes gens épris des philosophies idéalistes de l'Allemagne. Avdotia Péetrovna Elaguina, veuve de Vassili Ivanovitch Kireïévski, reçoit ceux qui discutent d'un autre amour commun : la Russie, son essence, son avenir. Parmi ces derniers les uns proposent d'importer et d'imiter davantage les techniques et les doctrines qui ont fait la force de l'Europe occidentale ; les autres songent à puiser dans le fonds des traditions nationales les ressources vives qui régénéreront le pays. Herzen a tracé le tableau des disputes entre « slavophiles » et « occidentalistes », de leur amitié, de leur rupture.

Khomiakov était l'homme de la parole, du Verbe, du *slovo*. C'est par la parole qu'il agissait dans ces réunions amicales, enfiévrées, spirituelles. Causeur infatigable, doté d'une vaste culture et d'un grand sens de l'humour et du paradoxe, il tenait en haleine ses auditeurs durant des nuits entières. Autour de lui se groupèrent les slavophiles, les amis de la Russie traditionnelle, dont les principaux sont Kochélev, qui s'occupa tout particulièrement de l'abolition du servage ; Pierre et surtout Ivan Kireïévski ; ce dernier philosopha d'abord à la manière de Schelling, avant de découvrir les Pères. Il écrivit : « Les vérités exprimées (par les Pères) ne nous sont pas transmises comme une déduction logique que pourrait faire notre raison ; mais comme les récits d'un témoin oculaire sur le pays où il a été » et partit explorer ce pays en visitant les starets du monastère d'Optino, et en collaborant avec eux à l'édition russe ou slavonne des grands textes patristiques²⁵.

Citons encore les écrivains Ivan et Constantin Aksakov, Samarine, Popov, qui sont des disciples de Khomiakov. Ce dernier désire tenir serrés les liens de l'amitié qui les attachent ; dans cette solidarité il sent le gage de l'efficacité réelle. C'est donc avec chagrin qu'il voit parfois l'un de ses proches prendre du service à Pétersbourg, comme fonctionnaire du tsar.

25 Voir Pierre CAUSSAT, « Ivan Vassilievitch Kireïévski (1806-1856) : de la philosophie à la patristique », *Le Temps Philosophique*, n° 7, Nanterre, 2000, p.53-77.

« Il me semble, écrit-il que nous avons tous besoin d'être assez près les uns des autres. Nous sommes trop peu pour nous disperser par le monde. Il nous faut encore un foyer où nous puissions concentrer notre pensée, nous réchauffant mutuellement les uns les autres, affermissant nos forces personnelles et les dirigeant vers une tendance commune. Des copeaux séparés brûlent et s'éteignent; réunis ils communiquent le feu à tout le bûcher. Ni la Russie, ni nous-mêmes, nous n'en sommes pas encore arrivés au moment où notre séparation et notre dispersion sur la surface du pays pourraient être utiles, éveillant la culture et la pensée en différents points de sa vaste étendue... » « La force, écrit-il encore ailleurs, n'est pas dans le nombre, mais dans la fécondité des convictions adoptées, ne serait-ce que par un petit nombre ». Et encore : « Nous avons au moins cet avantage que nous pouvons, dans tous les cas, ne pas être inutiles les uns aux autres, et nous conduire les uns les autres dans certaines voies encore inaperçues. Le travail de pensée, commencé par l'un, sera terminé par l'autre. L'essentiel, pour nous, ce n'est pas d'introduire ou de proposer ce qui est directement et pratiquement utile, mais d'éveiller, d'éclaircir ou d'introduire des règles en accord avec la justice et le vrai Christianisme ». Enfin : « Aucun d'entre nous ne vivra jusqu'à la moisson [...] notre labeur spirituel, vrai travail monastique, nos labours, nos semailles, nos sarclages, sont une affaire qui regarde non seulement la Russie, mais le monde²⁶ ».

Au delà de ses amis, c'est à toute la société qui l'entoure que Khomiakov s'adresse, dans la mesure où elle se compose d'hommes ecclésiastiques ou capables d'entrer dans l'Église. Pour les toucher, la simple parole sonore ne suffit plus ; il faut recourir à la plume. Il écrivit en 1848 à la comtesse Antoinette Bloudov : « Le rôle de publiciste ne m'a jamais ravi, et jamais, peut-être, je n'aurais imprimé une ligne dans une revue, mais je n'ai pas pu inventer d'autre moyen pour exprimer commodément mes pensées... » Khomiakov se fit donc journaliste, publiant ses articles dans les revues, dont la principale fut le *Moscovite*, puis fondant avec Kochélev, Samarine et le prince Tcherkasski, une nouvelle revue, la *Rousskaïa Bésêda* ou Conversation Russe destinée à être l'organe de la pensée des slavophiles.

Les articles de Khomiakov roulaient sur les sujets les plus divers en apparence, mais poursuivaient un but unique. Il écrivait sur l'histoire, sur la philosophie, sur l'actualité, sur ses voyages, sur « L'opinion des étrangers sur la Russie », « L'opinion des Russes sur les étrangers », sur les questions sociales. Quel était son but ? « Je n'ai, écrit-il à Popov, pris la parole avec notre sot public que pour lui dire tout ». « J'ai en moi, écrit-il ailleurs, la sincère et profonde conviction que nous autres moscovites nous avons pu prendre à loisir, et qu'en effet, nous avons pris conscience du mal dont souffre toute la Russie, et que moi-même, le premier peut-être qui en aie

26 Ces citations et les suivantes sont extraites du livre fondamental de GRATIEUX.

fait le diagnostic, je suis en tout cas le premier à le décrire franchement et ouvertement ».

Quel est ce mal ? « Malgré l'amour que chacun de nous a pour la Russie, écrit-il à la comtesse Antoinette Bloudov, nous tous, comme société, nous sommes ses constants ennemis, à notre insu, naturellement. Nous sommes ses ennemis parce que nous sommes des étrangers, parce que nous sommes les seigneurs de nos compatriotes assujettis au servage, parce que nous abrutissons le peuple et qu'en même temps nous nous privons de la possibilité d'une véritable civilisation et ainsi de suite ».

« Et ainsi de suite... » Ce mal dont souffre la Russie vient de loin. Il n'est à proprement parler ni social ni politique. La Russie a vécu d'une manière extrême, brutale et exemplaire l'antithèse entre modernité et christianisme ou, pour être plus précis, entre la connaissance du monde extérieur par la technique et la connaissance du monde intérieur par la foi. D'une manière extrême et brutale parce que Pierre le Grand a importé et imposé les méthodes et les coutumes de l'Occident. Certaines méthodes étaient des solutions à des problèmes qui ne se posaient pas en Russie ; certaines coutumes avaient mûri dans des circonstances historiques que la Russie n'avait pas connues. D'une manière exemplaire parce que les deux styles de vie, celui de la tradition et celui qu'on empruntait, se juxtaposèrent sans fusionner : Moscou-Saint-Pétersbourg, les deux capitales, inscrivait dans la géographie même la déchirure morale et philosophique du pays. Khomiakov, critiquant la technique d'État qui triomphe au XIX^e siècle, décrit ainsi l'administration de Saint-Pétersbourg : « le formalisme croît de jour en jour : pour amender la machine, on multiplie sans cesse le nombre des rouages ; et, suivant les lois de la mécanique, la force, tout énorme qu'elle soit, s'use en frottement, et le revenu de la fabrique se dépense à graisser des pièces qui grincent toujours ».

À cette déchirure de la vie russe, qui est comme un prologue de ce que nous appelons aujourd'hui « la crise des valeurs », Khomiakov découvre un remède dans la foi de ses pères. « Refaire l'éducation de la société, l'arracher complètement à la question politique et l'amener à s'occuper d'elle-même, à comprendre combien elle est vide, égoïste et faible – telle est la tâche de la véritable civilisation, où notre terre russe peut et doit devancer les autres peuples. La racine et le principe de l'œuvre, c'est la religion ; et seul le triomphe manifeste, conscient et complet de l'orthodoxie ouvrira la voie à la possibilité des autres développements ».

On voit en quel sens Khomiakov était « nationaliste » : si le tour est venu pour les peuples slaves d'entrer sur la scène du monde c'est uniquement parce que, ayant gardé l'Orthodoxie, c'est-à-dire le dépôt apostolique, le christianisme authentique, elles sont à même de le rapporter aux peuples qui l'ont oublié. Il n'attribue nulle supériorité à la Russie, mais lui assigne un idéal de service dans l'œuvre de régénération. Khomiakov se défait de tout

nationalisme étroit, en particulier du phylétisme ou chauvinisme religieux qui subordonne la foi à un particularisme géographique. Il écrivait ainsi à Samarine, à propos de Constantin Aksakov: « Son orthodoxie, malgré sa sincérité, a un caractère trop local, trop subordonné à la nationalité et, par suite, n'a pas toute sa valeur » et à Ivan Sergueïevitch Aksakov: « La nationalité seule ne vous mènera pas jusqu'à une signification universellement humaine; seule la foi peut vivifier la nature sujette à la mort; non le catholicisme ni le protestantisme, mais notre seule orthodoxie; sans l'orthodoxie notre nationalité n'est rien; sans l'orthodoxie, la *Béséda* n'a aucune signification et je ne puis la garder sous mon nom²⁷ ».

Montrer comment l'orthodoxie répond aux inquiétudes de la conscience moderne, au « désenchantement du monde », et à l'arraisonnement de la nature – telle est l'œuvre de Khomiakov. Avant d'évoquer comment il a poursuivi cette œuvre en direction de ses frères d'Occident par le moyen des brochures que nous rééditons, retraçons brièvement les forces que sa parole et sa plume ont dû affronter à l'intérieur de la société russe.

5. LA SOCIÉTÉ RUSSE ET L'ŒUVRE DE KHOMIAKOV

Traversée des conflits qui agitent les âmes dans toute l'Europe, la société russe du XIX^e siècle présente deux caractères singuliers: d'une part, les clivages dont nous avons parlé plus haut s'y exacerbent; ils se font plus aigus parce que l'on se met à les sentir consciemment, à les penser, à les analyser; d'autre part, l'orthodoxie quoique fortement combattue par l'incrédulité, éclaire certaines âmes d'une réponse, d'une solution, d'une vie que l'Occident a depuis longtemps cessé d'espérer.

Rien, peut-être, n'illustre mieux cette vie partagée de l'âme russe que l'étonnant dialogue poétique qui se déroula un jour entre Pouchkine et le Métropolitain Philarète de Moscou, l'une des grandes figures de l'Église et de la Russie du dix-neuvième siècle. Pouchkine avait écrit un poème où il exhale le désespoir et le « nonchaloir » de son cœur — nous dirions aujourd'hui sa dépression nerveuse; de manière inattendue, saint Philarète lui répondit sur le même ton poétique et ce chant alterné se ferma sur un ultime aveu du poète :

27 GRATIEUX I, 166.

POUCHKINE

Don inutile, don fortuit,
Ô vie, pourquoi m'es-tu donnée ?
Ou bien pourquoi, par un destin mystérieux,
Es-tu au supplice condamnée ?
Qui, par un pouvoir hostile,
M'a appelé hors du néant,
A rempli mon âme de passions,
A tourmenté mon esprit par le doute ?
Il n'y a pas de but devant moi,
Vide est le cœur, oisif est l'esprit,
Et de tristesse me fait languir
Le bruit monotone de la vie.

MÉTROPOLITE PHILARÈTE

Ce n'est ni inutilement, ni fortuitement
Qu'un destin me donne la vie ;
Ce n'est pas sans une justice que, par lui, mystérieusement,
À la peine elle est condamnée.
C'est moi-même qui ai rempli mon âme de passions,
Qui ai tourmenté mon esprit par le doute.
Réapparais à moi, moi qui t'ai laissé dans l'oubli !
Resplendis à travers l'obscurité de mes pensées.
Et que soit érigé par Toi
Un cœur pur, un esprit clair.

POUCHKINE

Aux heures d'amusement ou d'ennui oisif
Il arrivait qu'à ma lyre
Je confiais les sons frivoles
De la folie, de la paresse et des passions.
Mais alors même, inconsciemment, j'interrompais
Les sons de la corde maligne,
Lorsque ta voix majestueuse
Me frappait soudainement.

Je versais des flots de larmes inattendues,
Et aux blessures de ma conscience
La pure essence de tes discours parfumés
Était un baume,

Et maintenant, d'une hauteur spirituelle
Tu me tends la main,
Et d'une force douce et aimante
Tu apaises mes furieux désirs.

Par ton jeu, mon âme réchauffée
A rejeté les ténèbres des agitations terrestres
Et le poète dans une sainte terreur
Écoute la harpe de Philarète²⁸.

On le voit, pour le chrétien orthodoxe la solution à la grande maladie moderne, à l'acédie, au « mal d'être soi » n'est autre que le Dieu-Homme, le Christ. Il s'en faut de beaucoup que la plupart acceptent même de considérer cette solution comme possible. Bien sûr les religions non chrétiennes, les philosophies, les médecines ont leurs solutions à elles ; mais ce qu'il importe de noter c'est qu'à l'intérieur d'une société globalement et nominalement chrétienne, la foi rencontre des froideurs, des oppositions, des hostilités.

Samarine, dans sa préface aux œuvres théologiques de Khomiakov, recense les quatre formes d'incrédulité que l'auteur affronta par la seule arme de la parole, de sa vie et de ses récits. Reprenons ces quatre formes de combat pour l'Église.

L'une des formes d'incrédulité constitue, en quelque sorte, l'horizon indépassable de l'Occident parvenu à la « fin sans fin » de l'Histoire. Samarine l'appelle : le manque de foi dans la vie courante, résultat de l'insuffisance de sérieux et de l'absence d'idéal. Quand, dans une société, il existe un idéal, un repère, une perfection, trois conséquences en découlent. Cet idéal, d'abord, devient le but des aspirations et des efforts de tous. Ensuite, il sert de mesure et de norme pour évaluer les actes, les conduites, les comportements. Enfin la tradition vivante maintient les mœurs, les coutumes, la civilisation – et la foi peut fleurir. Il en va autrement quand les idéaux et les références ont disparu, comme au XIX^e siècle, comme aujourd'hui. Alors les cultures en dialogue remplacent la civilisation avec ses réponses simples ; les réformes de l'enseignement, de l'armée, de la police se multiplient et les gens changent d'enthousiasme comme de chemise : hier le marxisme, aujourd'hui le bouddhisme, demain autre chose. Rien ne mûrit. La foi ne s'implante pas ; non que les miracles soient catégoriquement niés – mais l'agenda surchargé de l'homme moderne ne leur offre aucun « créneau ». « C'est un sol ingrat pour la foi, conclut Samarine, non pas qu'il la rejette systématiquement, mais simplement parce qu'il ne l'appelle pas ».

En face de cette société stérile, qu'était un homme comme A. S. Khomiakov, avec sa *mourmolka* (bonnet) et son costume russe à l'ancienne,

28 A. POUCHKINE, *Œuvres poétiques*, L'Age d'Homme.